

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 2

Artikel: Philippe Griset : dit Bataille : ou 5 jours à Lausanne pendant le Nouvel-An
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189097>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ocratiques ! Pour la circonstance, on s'affuble de dominos noirs, qui couvrent à moitié les visages sournois.

Il va de soi que nul ne s'avise de trouver à redire à cet usage, consacré par les siècles. L'étranger, désarmé, ne sait que sourire devant cette union — éphémère, hélas ! — de la grande famille genevoise.

Mais les meilleures choses ont leur fin, et l'Escalade aussi. Le temps fuit. A 11 heures, la foule commence à s'écouler lentement, et le vide se fait. Quelques minutes avant minuit, un grand feu de joie, attisé par les restes des flambeaux, réunit les rangs éclaircis devant la place de Rive. Puis, tout s'éteint. C'est le signal de la débacle. On échange quelques poignées de main hâtives, et chacun gagne son gîte.

E. D.

Le Nouvel-An à la montagne.

Aujourd'hui, la facilité des communications et l'extension des relations, ont, en rapprochant des populations autrefois étrangères, nivelé pour ainsi dire les distances qui les séparaient et fait disparaître graduellement les traits saillants et particuliers des mœurs qui les distinguent les unes des autres.

Il en est de même de la célébration des fêtes du premier janvier ; elles sont devenues un peu partout les mêmes et ont perdu beaucoup de leur originalité locale. Cependant elles ne laissent pas de présenter encore quelques différences assez notables.

Dans les montagnes du Jura, par exemple, le temps n'est pas très éloigné où les enfants passaient, sans dormir, la nuit qui précédait Noël, impatients de voir, le matin, ce que la *Chausse-Vieille* aurait déposé en passant. Levés de bonne heure, ils découvraient un sac suspendu à la cheminée, contenant les cadeaux de Noël. Souvent aussi, la mystérieuse vieille y ajoutait une verge pour indiquer aux enfants qu'elle n'était pas contente d'eux.

Au Nouvel-an, c'était le bonhomme *Janvier* qui passait à son tour, avec ses cadeaux, qui consistaient en noix. Dans les hameaux solitaires, on passait les soirées à jouer le *Motz* avec ces noix.

Aujourd'hui, il reste encore quelque chose de ces habitudes de nos pères. A la Vallée de Joux, en particulier, lorsque le temps le permet et que le lac est gelé, le patinage est la principale récréation des fêtes de l'An. L'on se rencontre sur la glace de tous les points de La Vallée, et l'on glisse avec rapidité d'une extrémité à l'autre. D'autres fois, il y a, dans les villages et hameaux, des représentations théâtrales, données par des sociétés de jeunesse, et aussi des courses en traîneau ; mais beaucoup de personnes passent tranquillement ces fêtes au sein du foyer domestique. Celles-là ne sont pas les moins sages.

Philippe Griset

DIT BATAILLE

ou 5 jours à Lausanne pendant le Nouvel-An.

Non loin de la capitale, — une lieue et demie au plus, — se cache, au pied d'une colline doucement inclinée et très fertile, une jolie ferme entourée de grands arbres fruitiers. Six vaches sont à l'écurie et deux chevaux robustes sont employés aux labours et autres travaux de la campagne. Une compagnie de jeunes canards barbote dans le petit étang du verger, et de belles poules cochinchinoises becquettent dans la cour.

Tout semble respirer l'aisance et le bonheur dans cette riante demeure habitée par la famille Griset, un domestique et une servante.

Il y a là de l'aisance, c'est vrai ; du contentement, pas toujours. Car Philippe Griset, le fils de la maison, déjà vieux garçon, a dans sa vie, dans ses habitudes, de malheureux écarts qui font le désespoir de ses parents et lui ont valu jusqu'ici de nombreux refus de la part des jeunes filles auxquelles il a voulu offrir sa main.

Philippe travaille souvent des semaines, des mois même, comme l'homme le plus rangé ; puis, se présente-t-il une occasion, comme l'on dit à la campagne, une visite, une fête, une votation, une mise de bois, une danse publique ou une course en ville, il se laisse entraîner, incapable, dès qu'il a mis le nez dans le verre, de résister à l'attrait du petit blanc.

Encore, s'il se bornait à boire, à festoyer avec ses amis, mais il a malheureusement la détestable habitude de chercher à tout propos des chicanes d'allemand, de provoquer des batteries, de distribuer des horions et d'en recevoir pas mal. Aussi ses habitudes tapageuses lui ont-elles fait donner le surnom de *Bataille*, qui sonne toujours fort désagréablement à son oreille : « Je voudrais bien connaître celui qui me l'a mis ; il passerait un vilain quart d'heure ! » dit-il dans ses moments de mauvaise humeur.

L'escapade que nous allons raconter donnera un exemple des fâcheux travers de ce garçon.

Le mercredi, 30 décembre, Philippe dit à sa mère : « Je ne peux pourtant pas passer mon Nouvel-An avec ce chapeau tout râpé. Regarde, on voit presque le jour par le fond. Il te faut me donner une vingtaine de francs, que j'aille m'en acheter un chez Piotet. »

— Vingt francs ! comme tu y vas !... Avec dix, tu peux en avoir un très joli. En voilà quinze ; il t'en restera cinq pour le voyage. Puis, j'ajoute deux francs avec lesquels tu m'achèteras deux beaux citrons et de la cassonade chez Monsieur Manuel ; j'ai envie de faire quelques gaufres demain soir.

— Maintenant, ajoute la mère, une autre chose. Puisque tu vas à Lausanne, je vais te remettre encore 250 francs, pour payer l'intérêt à la Caisse hypothécaire. Prends garde où tu les mets. As-tu un bon gousset ?... Et puis, tu n'oublieras pas de te faire donner un reçu, entends-tu ?...

— Aie pas peur.

— Oh ! c'est que... je te connais. Enfin, je pense

que tu seras raisonnable ; ne bois pas trop. Tu as été assez tranquille depuis quelque temps, ne va pas recommencer tes *fregâtses*, ou bien, ma foi, ton père, finissant par se lasser, t'enverra gagner ton pain ailleurs. Adieu, ne reviens pas sans mes citrons et ma cassonade ; tu sais qu'il me les faut pour demain... N'attends pas le dernier train, rentre de bonne heure, crois moi.

— On n'est pas des enfants.

— Tu sais, du reste, que ton père est absent pour deux jôurs, que Jean, le domestique, est tout malade, et que la Botzarde peut vèler d'un moment à l'autre. Qu'est-ce que je ferais par-là, sans un homme à la maison.

— Mais, je te dis encore une fois qu'on n'est pas des enfants... T'inquiète pas de la Botzarde, elle veut passer le Nouvel-An tranquille ; je vois bien ce qui en est.

Cela dit, Philippe inclina son chapeau sur l'oreille, se donna un petit air crâne, alluma un bout de Grandson, et se dirigea vers la station du Lausanne-Echallens la plus voisine.

Il trouva, dans le wagon où il monta, trois dames vêtues de noir, et l'air affligé.

Philippe ne fit guère attention à elles. Content d'avoir la clef des champs, impatient de prendre ses ébats, il ne pouvait rester assis ; il allait et venait, ouvrant les portières et regardant à droite et à gauche.

Une de ces dames lui dit avec douceur :

— Pardon, monsieur, si cela ne vous ennuie pas, vous nous feriez grand plaisir en fermant la portière.

— Pourquoi, mademoiselle?... Fait pas froid... Oh! après tout, puisque vous aimez sentir le renfermé, tant pis. Vous êtes bien délicate. Moi j'aime le grand air... Fait pas froid!...

— Et où est-ce que ces dames vont comme ça ?

Ces dames ne croyant pas devoir répondre à cette question indiscrete, Griset ajouta :

— Oh! ça m'est bien égal ; c'est seulement manière de parler... J'aime pas voyager avec les gens qui font la potte, moi.

L. M.

(A suivre)

L'an 1885.

N'ia diéro què cauquies dzo que cé l'an 1885 a été rebedoulâ avau lo dérupo de l'éternità, iô l'est z'u redjeindrè noutra vilhie constituchon et la loi su lè z'allumettès fédéralès.

Ora que l'est bo et bin défuntâ, on ein pào derè cein qu'on vâo ; mà tot parâi, n'ein faut pas trâo mèderè, kâ se lài a pou z'u dè recoo, n'ein z'u 'na boune annâie dè truffès et se lè z'ermaillès ne sè goberdzont pas coumeint l'ariont pu, lè caïons sont tant pe ézo. On ne pào pas conteinta tot lo mondo.

Oreindrâi, s'on repeinsè à cein que s'est passâ pè lo mondo, vaitsé lo principat.

Lè z'Anglais ont ein voyi Gordon sè fèrè tonkinâ pè lo Soudan. L'est veré que cé bravo Gordon sè crèyâi dè fèrè la guerra sein pétâiru ; mà lè sauvadzo n'étiot pas d'accou et lo madhi, à la façon dè màni, a tot écliaffâ.

Lè z'Etaliens n'ont pas fé grand pussa. L'ont bin coudi allâ fotemassi pè la mer Rodze ; mà cein n'a pas bailli grand tsouza et l'ont étâ tot conteint dè sè reinfatâ dein lào botta.

Lè Russes et lè z'Anglais sè sont fé lo poeing, et après avâi prâo bragâ, l'ont z'u ti dou la foaire et sè sont einsauvâ.

Lè z'Espagnolets sè sont nièzi avoué Bismarck, rappoo à dâi rocaillès dè canari. Lo pape lè z'a rap-pédzenâ ; mà lo pourro Foncet dozè ein est moo d'é-mochon, s'on dit.

Lo râi Milan, qu'étâi dzalâo dè Bismarck du que stuce a subastâ l'Alsace, a volliu allâ déguenautsi cauquies pousès à la Bugarie po s'arriondi on bocon ; mà, harte-là ! l'a trovâ se n'hommo et après avâi étâ vouistâ ào tot fin, l'a du sè reintornâ coumeint on tsin fouattâ et l'est restâ mé dè 15 dzo sein ouzâ remettre lè pi à l'hotô, tot vergognâo et asse eim-bêtâ qu'on grand conseiller que n'a pas repassâ ài vôtès

Ora, et la France ! Ma fâi, le fâ pedi. Lai a lé.

Ornano lo Cunéo,
Rotsefort et Clémenceau,
Pelletan et Cassagnaque,
Tot cein, l'est on miquemaque
Dè rodzo et dè ristou
Ti prêts à todrè lo cou
A clia pourra républiqua
Qu'est dza la màiti étiqua.
L'ont bin renommâ Grévy :
Mâ l'ont dégommâ Ferry.

Et ne volliont pas botsi tant què que l'aussont on lulu que lài vigné fèrè lo Napoléion, ào que Bismarck ne lào diessè coumeint lo syndiquo dè Rêvirepantet :

« Se dein dou iadzo vingtè-quatr'hâorès, vo n'ai pas fini ce comerce..... gâ !

Et tsi no, tot s'est prâo bin passâ, Dieu sâi bény ! Noutrès conseillers dè Berna ont fé dâi lois que n'ein refusâ. Lo canton dè Vaud a tot remet à nâovo pè l'hotô: gouvèrnement, Grand Conset, municipalità, officiers d'état civi et autro. L'an 85 no z'a assebin bailli onna novalla constituchon, que l'est on boun'affère, kâ du z'ora lè z'impoû vont baissi po lè petites dzeins, et à causa dè cein, mon vesin Djan Davi et mè, n'ein dza pu no z'accordâ à tsacon on demi-litre dè plie à stu bounan.

A la fin dâo compto, cé an 85 a portant z'u dâo bon.

FLEUR DE MER

NOUVELLE BRETONNE

V

Toute la nuit, au mépris de leur propre vie, les pêcheurs fouillèrent la frange écumeuse de l'Océan.

Vers l'aube, désespérés, les deux époux infortunés s'assirent, mornes, sur la roche luisante, aux caries aiguës, insensibles aux battements des flots bondissants jusque sur leurs genoux, raidis de froid. Ils sondaient encore du regard l'abîme, mouvant suaire, où roulait le cadavre de la douce et forte vierge, leur unique trésor.

Le jour parut, le ciel se dégagea de nuées, et la riante lumière du soleil se jouant sur la mer apaisée, fit mi-